N° 7

La Cartographe des Âmes

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que rien n’y ressemblait aux cartes qu’on lui avait montrées. Pas un relief, pas un fleuve, pas un désert n’obéissait aux tracés officiels. Les rivières coulaient où elles voulaient, parfois vers le haut, parfois en silence, parfois nulle part. Les montagnes courbaient l’échine comme des animaux endormis, et les plaines se dépliaient selon des humeurs imprévisibles.

L’envoyée — qui s’appelait Ysméa, mais dont les registres administratifs préféraient oublier le nom pour ne garder que la fonction — avait reçu des ordres stricts : dresser une carte, inventorier les lieux, consigner la faune, la flore, les habitants, tout classer, tout ranger, tout normaliser. Le ministère des Terrains Inexploités aimait l’exactitude, surtout quand il s’agissait d’endroits dont la rumeur prétendait qu’ils défiaient toute logique.

Ysméa n’avait jamais aimé les missions trop cadrées. Elle avait grandi sur un littoral où le vent changeait d’avis dix fois par jour, et elle s’était toujours méfiée des cartes trop droites. Une fois, enfant, elle avait demandé à son maître d’école : « Pourquoi nos cartes sont-elles carrées alors que la terre ne l’est pas ? »

On l’avait punie pour son insolence. Ainsi va le monde. On punit ceux qui posent les questions justes.

Lorsque Ysméa entra dans la contrée inconnue, le premier choc fut sonore. Il n’y avait pas de vent, pas de pluie, pas d’oiseaux. Pourtant, l’air vibrait. Une rumeur sourde, comme une voix que l’on entend à travers une porte.

Elle fit deux pas, puis trois, puis se retourna. Derrière elle, la frontière avait disparu. Il n’y avait plus de retour visible, plus de trace du sentier qu’elle avait emprunté. Les ordres ne prévoyaient pas ça. Mais les ordres, pensa-t-elle, sont écrits par des gens qui ne sortent jamais des bureaux.

Elle marcha longtemps sans fatigue, car la fatigue non plus ne semblait pas exister ici. Le sol était tantôt une mousse douce, tantôt une pierre chaude, tantôt un sable tiède traversé de fils d’or. Le ciel, lui, changeait toutes les heures : parfois gris d’argent, parfois bleu céruléen, parfois rose veiné comme la chair d’une pêche.

Au bout de ce qui ressemblait à un après-midi, Ysméa aperçut une ville. Du moins, cela y ressemblait : des toits arrondis, des dômes, des tours, mais sans angles ni droites. Pas une seule ligne droite. Les rues ondulaient, les fenêtres avaient des formes d'ellipses, les portes ressemblaient à des arches de pierre travaillées par le mouvement d'une vague.

Elle se dit : « J'ai trouvé la capitale. »

Elle y entra.

La ville était mobile. Littéralement. Les bâtisses se déplaçaient, mais lentement, comme poussées par une marée invisible. Ysméa marcha entre deux maisons qui semblaient se frôler comme des poissons. Une odeur emplissait l'air — un mélange de jasmin, de bois humide et de quelque chose qu'elle ne connaissait pas encore.

Ses notes commençaient mal : comment cartographier une ville qui ne tient pas en place ?

Elle avisa un habitant — un vieil homme au visage tressé de rides profondes, assis sur un escabeau qui oscillait doucement. Il portait une longue tunique couleur sable et observait le ciel comme s'il lisait un livre invisible.

— Bonjour, dit Ysméa.

Le vieil homme baissa les yeux, la vit, sourit.

— Ah. Une nouvelle venue.

Sa voix avait la chaleur d'un foyer.

— Je suis missionnée par mon ministère. J'ai ordre de dresser une carte de votre contrée.

Le vieil homme éclata d'un rire discret et doux.

— Une carte ? Ici ?

— C'est mon travail.

— Je n'en doute pas. Mais ici, le monde ne se laisse pas cartographier. Il se laisse seulement aimer.

Cette phrase irrita Ysméa. Les gens qui parlent par énigmes fatiguent ceux qui aiment agir.

— Il doit bien exister une structure, dit-elle. Une logique. Des coordonnées.

Le vieil homme hocha la tête, amusé.

— Il en existe une. Mais elle n’est pas là où tu crois.

Il se leva, d’un geste fluide malgré son âge, et ajouta :

— Viens. Je vais te montrer.

Ysméa hésita une seconde, puis le suivit.

Ils marchèrent jusqu’à une passerelle suspendue. De là, Ysméa vit que la ville n’était pas posée sur la terre, mais sur quelque chose d’autre. Pas un sol, pas une île, pas une plaine. Plutôt… un rêve de sol. Un sol qui vibrait.

Elle sentit son propre cœur battre différemment, comme si une membrane invisible avait changé autour d’elle.

— Ceci, dit l’homme, n’est pas un territoire physique comme les autres. C’est une contrée intérieure. Elle obéit aux cœurs, pas aux ministères.

— Je ne comprends pas.

— C’est normal. Personne ne comprend la première fois.

Ils reprirent leur marche. Ysméa observait tout, ses yeux de cartographe avides de capturer des repères — une tour rouge, un marché d’étals mobiles où les fruits flottaient légèrement avant d’être cueillis, des enfants qui couraient sur des chemins qui se dépliaient devant leurs pas.

— Comment s’appelle cette ville ? demanda-t-elle.

— Cela dépend.

— De quoi ?

— De celui qui demande.

— Je demande, dit Ysméa.

Le vieil homme la regarda longuement, comme on regarde quelqu’un avant un verdict silencieux.

— Pour toi, elle s’appellera… Interstice.

— Interstice ?

— Oui. Car tu viens d’un monde qui croit que tout est plein ou vide. Ici, nous vivons entre les deux.

Ysméa nota le nom sur son carnet. Ce simple geste — écrire — lui donna un peu de stabilité.

Ils atteignirent finalement ce qui semblait être un parvis. Au centre, une stèle portait une phrase gravée dans une langue inconnue. Ysméa plissa les yeux.

— Cela dit quoi ?

— Cela dit : « Ici commence la géographie des âmes. »

Elle sentit un frisson, non de peur mais de reconnaissance — comme si quelque chose en elle répondait à cette phrase qu’elle n’avait pourtant jamais lue.

Le vieil homme poursuivit :

— Tu veux faire une carte. Soit. Mais pas avec tes instruments. Ici, les paysages sont faits de mémoire, de désir, de peur, de répit. Les fleuves sont des regrets qui s’écoulent, les montagnes sont des fiertés anciennes, les forêts sont des secrets partagés seulement avec la nuit. Tu veux tracer cela avec une règle ?

Ysméa ne répondit pas. Parce que non — bien sûr que non.

— Alors comment ? demanda-t-elle.

— Avec toi.

— Avec… moi ?

— Oui. Car chaque voyageur ne voit ici que ce qu’il porte. Tu es ton propre terrain. Et la carte que tu dresseras ne sera pas la nôtre, mais la tienne.

Le vieil homme posa doucement sa main sur le cœur d’Ysméa.

— C’est là que tout est inscrit. Pas sur le papier.

Cette proximité la troubla. Elle recula légèrement.

— Je ne suis pas venue pour philosopher, dit-elle. Je suis venue pour comprendre.

Le vieil homme sourit.

— Alors il faudra que tu acceptes d’être bouleversée.

Le temps passa — un temps étrange, sans heures ni saisons. Ysméa s'immergea dans Interstice. Elle vit des bâtiments naître d'un souffle, des jardins se déployer lorsqu'on les regardait, et se replier quand on les ignorait. Elle apprit à reconnaître les habitants — ils n'étaient pas des citoyens, mais des fragments d'âmes. Certains provenaient de vieux rêves, d'autres d'amours inabouties, d'autres encore de souvenirs trop lourds que le monde extérieur refuse.

Chaque nuit, elle écrivait. Non plus des relevés, mais des phrases qu'elle ne comprenait pas encore :

« Ici les frontières épousent la courbe de la tendresse. »

« J'ai vu une mer faite de nuits blanches, où voguaient des bateaux de solitude. »

« Une pluie a traversé la ville aujourd'hui ; elle sentait l'enfance. »

Elle ne reconnaissait pas sa propre écriture. Mais elle persistait.

Un soir, le vieil homme revint.

— Es-tu prête à cartographier ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus rien.

— Alors tu es prête.

Il l'invita à le suivre jusqu'à une haute colline à l'orée de la ville. Là, une brume flottait, douce comme du lait. La ville d'Interstice se déployait en dessous d'eux, mouvante et paisible.

— Regarde, dit-il.

Et elle regarda.

Et alors, quelque chose se déchira en elle.

Elle comprit d'un seul coup — non pas avec son esprit, mais avec sa chair — ce qu'elle avait tenté de nommer pendant des jours. Cette contrée inconnue n'était pas un territoire extérieur. C'était un territoire intérieur.

Elle était entrée dans sa propre âme.

Les maisons mouvantes : ses habitudes.

Les fleuves qui montaient : ses regrets.

Les marchés colorés : ses joies anciennes.

Les archives en silence : ses peurs.

Les enfants qui couraient : ses espoirs inachevés.

La stèle au centre disait vrai : la géographie était mentale, intime, irréductible.

Elle se retourna vers le vieil homme. Il la regardait avec une douceur immense.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle.

Il répondit simplement :

— Je suis celui qui te ramène chez toi.

Alors la brume s'épaissit, la colline se dissipa, la ville devint floue, les contours se dissolvaient.

Elle tomba, sans douleur, comme on tombe dans un lit.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était assise à son bureau, dans les locaux du ministère. Devant elle, son rapport de mission — vierge la veille — était rempli. Des pages entières, écrites de sa main, avec une précision inouïe et une poésie qui n'appartenait pas au style administratif.

La première phrase disait :

« Carte de la Contrée Interne — Région de l'Âme Ysméenne »

Le dossier se terminait par une phrase unique, gravée comme une sentence : « On ne cartographie pas un territoire pour le posséder, mais pour cesser d'en avoir peur. »

Elle resta immobile longtemps.

Puis elle signa le rapport.

Et déposa sa démission.

Car l'envoyée avait accompli sa mission : pas en ramenant un territoire au ministère, mais en ramenant une âme à elle-même.

Et cela — nul bureau ne saurait l’archiver.

Le territoire inconnu qu’elle venait dresser était celui qui lui manquait depuis toujours.